

M. WILSON (Elgin).—L'idée est bonne sans doute et le témoin qui était chargé de nous ramener nos compatriotes nous peint ces pays tout en noir. Je n'y vois pas de mal. Mais c'est notre Nord-Ouest qui nous intéresse et c'est de ce pays que nous voulons entendre parler. Si le témoin n'a à nous parler que des Etats-Unis, il nous fait perdre simplement notre temps. Nous pourrions lire ces choses-là plus tard.

M. SPROULE.—Je diffère d'opinion sur ce point. M. Webster peut nous donner des points de comparaison très utiles au point de vue de notre agriculture. Son expérience vaut mieux que ce que nous pouvons trouver dans les brochures. On nous a fait tant d'éloges de ces états de l'ouest, qu'il n'est pas mauvais que nous sachions à quoi nous en tenir.

M. TROW.—J'admettrais ces raisons, si M. Webster s'était contenté de nous parler du nord du Dakota. Mais Bismark et la rivière James sont des endroits presque stériles et inhabités ; à quoi bon nous en entretenir ? Qu'il nous parle de la partie nord ou de la partie sud.

M. HESSON.—Il serait important que M. Webster nous dise s'il a rencontré dans ces parages des canadiens qui ont été attirés là par les brillantes descriptions du pays.

M. PATTERSON.—Il n'y a pas évidemment de colons canadiens dans ces régions ?

M. HESSON.—On nous a dit qu'il y en avait. Les informations de M. Webster pourraient alors empêcher qu'il y en aille d'autres.

M. WILSON (Elgin).—Je ne veux pas assurément empêcher le témoin de nous donner sur notre Nord-Ouest les informations utiles qu'il peut avoir obtenues. S'il a découvert dans ses courses des causes de nature à retarder les progrès de la colonisation dans notre pays, je suis le premier à l'engager à nous les faire connaître. Mais depuis que je suis entré ici, il n'a fait que nous parler de ses démarches d'un endroit à l'autre. Il faudrait au moins pouvoir rattacher ses descriptions à l'objet qu'il a en vue.

Le PRÉSIDENT.—Permettez-moi de rappeler au comité le fait suivant : On a fait dernièrement en chambre une motion signalant l'émigration de nos populations canadiennes et demandant la création d'un comité pour en étudier la cause ainsi que les moyens d'y remédier. Les informations de M. Webster sont peut-être de nature à empêcher nos gens d'aller de ce côté, et si elles avaient ce résultat ce serait une chose louable assurément.

M. TROW.—Oui, si M. Webster se contentait de nous parler des régions qui sont le long de notre frontière, mais s'il veut pénétrer jusque dans les terrains arides qui s'étendent de l'autre côté de la zone dont je parle et qui a une largeur de 100 milles environ, à quoi voulez-vous que cela serve ?

M. le PRÉSIDENT.—Je trouve les informations de M. Webster très utiles au contraire.

M. WEBSTER.—J'ai fait la description des comtés les uns après les autres ; je parlerai aussi des habitants et de ce qu'ils m'ont dit si vous me le permettez. Après avoir quitté Jamestown, je descendis encore jusqu'à Lamoore. Tout ce pays ressemble à celui dont j'ai parlé. On ne voyait pour ainsi dire de moisson nulle part.

M. HESSON.—À quelle distance se trouve Lamoore ?

M. WEBSTER.—À environ 80 milles au sud ; la vallée a environ 8 à 10 milles de largeur.

M. McNEILL.—Cette région est-elle considérée comme une des parties avantageuses du Dakota ?

M. WEBSTER.—On l'a toujours regardée comme le jardin de cet état. Toutes brochures américaines représentent la vallée de la rivière James comme la meilleure partie du Dakota. Pendant mes courses, j'ai eu occasion de rencontrer nombre de cultivateurs et de converser avec eux. Je leur demandai s'il y avait eu de bonnes années précédemment ; leurs réponses m'apprirent que les temps heureux étaient déjà bien loin en arrière. Quand j'arrivai à Grand-Rapide, je croyais y trouver un établissement important et me proposais d'y passer quelques jours à visiter. En arrivant à la gare je constatai que s'était un pauvre village. Un jeune homme qui se trouvait sur le quai de la gare me dit qu'il n'y avait plus d'hôtel dans le village. Ceux qui